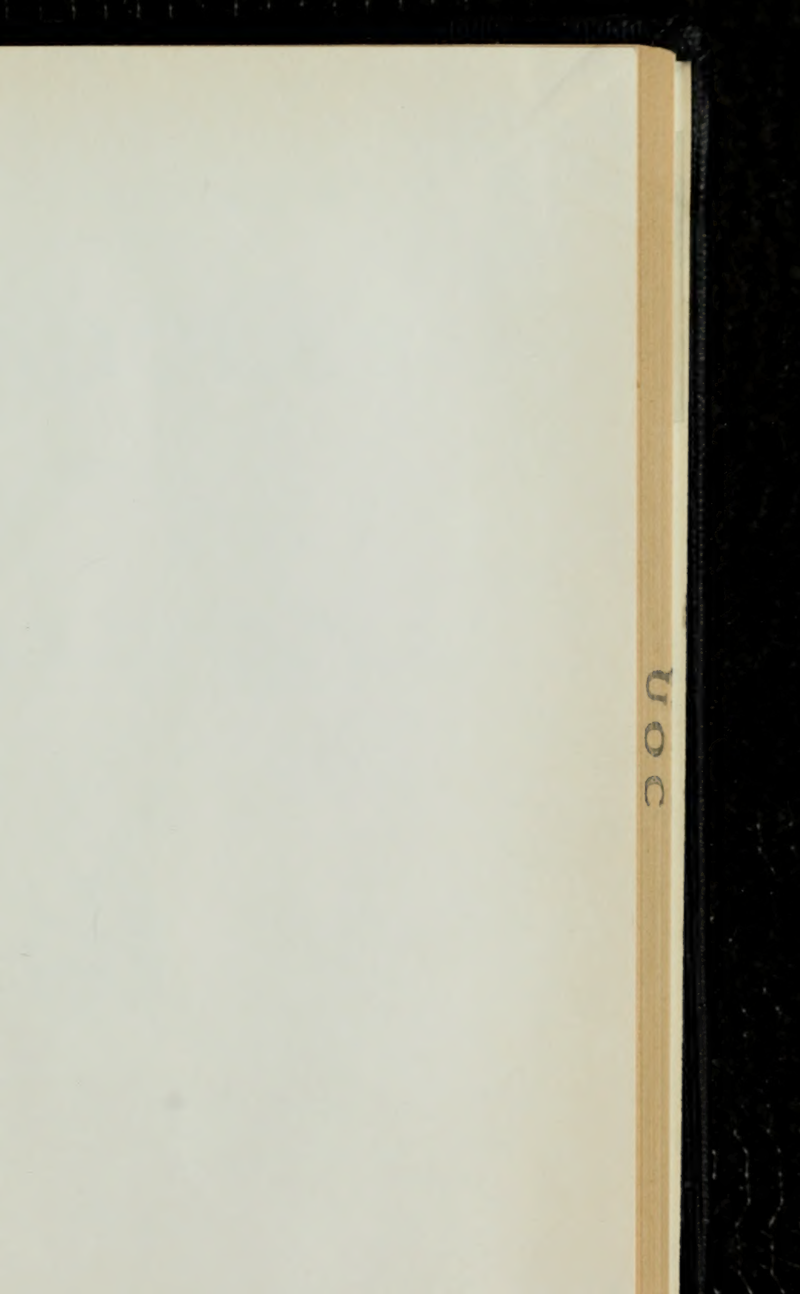



UOC

JULIEN GUILLEMARD

FARIBOLES

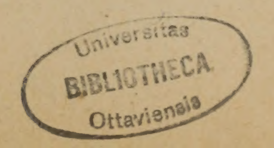
POÈMES

Ils me disent, tes yeux clairs comme le cristal,
« Pour toi, bizarre amant, quel est donc mon mérite ? »
BAUDELAIRE.



ÉDITION DE LA
REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART
LA MOUETTE
20, RUE DU PERREY, LE HAVRE

1920



QUELQUES EXPLICATIONS

Pour mieux comprendre cet ouvrage

Il est une catégorie d'écrivains, dans laquelle on m'a classé, qui n'écrivent pas pour un public mais pour leur satisfaction personnelle et qui, de ce fait, mettent tout le meilleur d'eux-mêmes dans leurs œuvres. On les appelle les sincères, les sensitifs, les maladifs qui font un poème de leur souffrance, même fictive. C'est ainsi que je suis un idéo-émotif, paraît-il. Qu'importe l'étiquette !

Ce qui est à regretter, c'est que les écrivains de cette catégorie, s'ils acquièrent parfois une grande originalité, perdent toute liberté de penser. N'importe quoi qu'ils écrivent on le lit mot par mot pour y découvrir le secret que l'on sait — ou croit savoir — caché. Il arrive donc que, pour le lecteur, tout ce que compose cet écrivain, tous les tourments du cœur et de l'âme qu'il expose, tout « est arrivé ».

Songe-t-on quelquefois qu'il y a là de quoi arrêter les plus audacieux ? Non, bien certainement. C'est cependant un écueil contre lequel se heurtent tous les écrivains de cette classe, les poètes surtout, grands émotifs.

Parce qu'une femme a pu passer, s'ensuit-il que tout ce qui est dans le livre se rapporte à elle ? Combien de bons poètes ont retiré le vers, le mot même, qui eût donné lieu à une interprétation blessante pour l'Inspiratrice et ont ainsi ôté tout l'intérêt de leur poème !

Dans le recueil que je présente aujourd'hui au public, d'aucuns voudront peut-être lire entre les lignes. Ils auront tort. Je le dis ici une fois pour toutes, l'Art consistant à donner l'illusion du Vrai avec des moyens factices, dans tous mes ouvrages je m'efforce d'incarner les personnages que je crée. Rien de plus. Si je donne l'illusion de la vérité, tant mieux. C'est que j'ai atteint le but fixé. Mais, toujours, je ne vois qu'une chose : faire œuvre d'Art. Et pour cela, il n'est pas un sentiment que je néglige d'approfondir.

Parlerai-je de la forme ? Si, depuis quelques années, le vers classique est si discrédité, la faute en est à quelques maîtres décrépits et aux innombrables amateurs qui, parce qu'ils ont réussi à faire tenir vingt-quatre syllabes en deux vers coiffés d'une rime superbe, s'imaginent qu'ils sont poètes et, grâce à leur argent, publient leurs insanités, obligeant le critique et le lecteur trop confiant à les connaître.

Pour donner le coup de grâce à l'alexandrin classique, le vers libre est né, ou plutôt a été tiré de l'oubli car il existait depuis les primitifs étant parvenu, lui aussi, à la forme classique, mais on l'a modernisé en le délivrant de l'entrave de la rime et de la contrainte du rythme, on l'a fait amorphe, inélégant, sans consistance, insipide comme la plus vulgaire prose. Et il est arrivé que l'alexandrin en a retrouvé tout son prestige, parce qu'il a en lui la musique, l'harmonie que ne peut avoir le vers amorphe. Et il se porte fort bien, l'alexandrin, actuellement.. Plus gracieux ou plus viril, plus vigoureux, plus ferme, gonflé de sève, semble-t-il, et, surtout, débarrassé de tous les impedimenta, si j'ose dire, il ne demande qu'à prospérer, étant le vers français par excellence. Plus de cheville, plus d'inversion désagréable, plus de mots creux et sonores, mais de la sincérité, de la spontanéité, du vrai, de la vie, enfin.

C'est de cette lutte entre le pompiérisme, comme on dit, et le modernisme, qu'un nouveau mode d'expression s'est imposé ; le verset, et un petit livre Attente, *de Madame Henriette Charas-*

son, l'a consacré. Qu'est le verset ? Ce n'est ni le vers, ni la prose, mais c'est un peu de l'un et c'est un peu de l'autre, et c'est souvent mieux que l'un et toujours mieux que l'autre. Et cela ne peut qu'enrichir la poésie française.

Je suis convaincu que le véritable poète ne peut pas être l'esclave d'un genre. Il lui faut au contraire posséder en lui un clavier correspondant à tous les moyens d'expression de la Beauté, afin que, lorsque l'Inspiration apparaît, lumineuse, l'Idée puisse immédiatement, et elle-même, trouver le moule où elle se coulera merveilleusement. Croyant avoir enfin en moi ce clavier magique, j'ai employé pour traduire en beauté tout ce qui est en cet ouvrage les différents modes d'expression que l'Inspiration m'a imposés : rondel, rondeau, rondeau redoublé, villanelle, glose, triolet, terza-rima, ballade, sonnet, litanie, alexandrin, vers libre (comme je le comprends), verset et même prose, voulant écrire un poème de l'amour qui ait les mille reflets de l'amour et non un plat recueil de vers. Au lecteur de me dire si j'ai bien fait.

Mais je reviens à mes explications.

Deux vers de Baudelaire m'ont obsédé. J'ai voulu en faire un poème. Quoi de plus naturel ! Ce poème qui, en réalité, n'est que la réunion de plusieurs « états d'âmes » menant tous au même but, est intitulé FARIBOLES. *Pourquoi ce titre étrange ? Ceux-là seuls qui comprendront tout ce qui est enfermé dans ce livre le sauront. Aux autres, je dirai : « Ayant fait du triomphe de la Pensée le but de ma vie, tout ce qui m'arrête en chemin, que je musarde au coin d'une ruelle puante ou que je cueille la marguerite en un pré ravissant, que je chante ou que je pleure, tout ce qui n'est pas la Pensée, tout, pour moi, n'est que frivolité, n'est que faribole... ».*

Pour approcher la vérité de plus près, il me fallait une inspiratrice : je l'ai empruntée à Baudelaire. Il me fallait des dates : je les ai prises sur le calendrier. Enfin, comme pour tout ouvrage

qui se respecte, il me faut une dédicace : je la mets donc à sa place, fantaisiste comme le reste. La voici :

A Celle
dont je fis un hochet pour tromper mon ennui

Et voilà !
Ce ne sont que fariboles...

(Mars 1920) J. G.

Trois déesses sont venues
Par les nues
M'apporter un blanc manteau,
Un manteau fait dans la laine
La plus saine
D'une brebis sans agneau.

La première a dit : « Mon frère,
Pour te plaire
J'ai filé durant trois nuits.
J'ai filé la laine vierge,
Et mon cierge
Etait fait de tes ennuis. »

« Pour la perle des merveilles,
En nos veilles
— A dit Celle aux yeux si noirs —
Moi, j'ai tenu la quenouille.
Rien ne souille
Ton manteau serti d'espoirs. »

« Et moi — m'a dit la dernière,
La plus fière —
Je devais rompre le fil.
Mais, puisque tu hais la vie,
La Folie
Mordra ton cerveau subtil. »

Et, rieuses, les déesses,
Ces traîtresses,
S'inclinèrent comme lys.
Clotho me parla d'apôtres
Et les autres,
Atropos et Lachésis,

Dirent : « Ce soir, par les nues,
Sont venues
Les Parques sur un cirrus,
T'apporter chose bien belle
Qu'on appelle
La tunique de Nessus.

1er Janvier.

I. — LA ROSE QUI S'OUVRE

On vient de m'offrir une plante étrange, grosse comme un nid de chardonneret, aussi compacte que desséchée, qui, depuis sept années, était oubliée dans le fond d'un tiroir.

On m'a dit qu'elle pouvait vivre encore, et je l'ai posée précieusement sur un verre rempli d'eau pure.

Et la vie a flué en elle.

Ses étroites et longues feuilles, comme de graciles pattes d'aragne, se sont déployées, se sont allongées lentement, délicatement, pour capter un peu de l'air vivifiant.

Ma plante étrange et qui semblait morte, elle s'est épanouie, magnifiquement, comme un cœur blessé qui, de nouveau, s'ouvre à l'amour.

C'est une Rose de Jéricho.

Lorsqu'à l'aube un vol de mouettes,
Trop fluettes,
Tourbillonne en un ciel gris,
Je crois voir flocons de neige
Qu'un cortège
De flambeaux aurait surpris.

Car flocons ou mouettes blanches,
Et si franches
Sous ce voile de réel,
Ce sont âmes de poètes
Et d'ascètes
Qui m'appellent de leur ciel...

Février

Pourquoi me troubles-tu,
O femme,
O femme qui cherchas le reflet de mon âme
Pour trouver le chemin d'un cœur irrésolu...
Pourquoi me troubles-tu, femme insensée ?
Ma jeunesse est passée.
Mon cœur est un foyer de tisons mal éteints
Mais mon corps fait penser à des habits déteints,
Et mon âme, déjà, plane, sereine,
En des cieux sans haine.
Pourquoi me troubles-tu,
O femme !
Garde ton imprudente flamme,
Crains le froid déprimant de ma sombre vertu.
Regarde donc l'affreux trou noir qui me réclame,
Où mon corps tombera demain.
Et passe ton chemin,
O femme...

23 Mars.

Ah ! je te vois venir, imprudente sirène !
Tu veux mon cœur. Et pour me vaincre, en bel arroi,
Tu m'apportes, candide, un grand acte de foi
Au nom de ma vertu que tu dis souveraine.

Tu voudrais m'arracher au chagrin qui m'entraîne,
Me consoler, et m'élever sur le pavois
En disant : « C'est l'apôtre, accourez à sa voix... »
Mais en pensant : « Pauvre pantin, je suis ta reine ! »

Je ne crois pas à cet amour qui te trahit.
J'ai l'âme d'un prophète et l'esprit d'un maudit.
Pour ne point l'adorer, je déteste la femme.

Toi qui veux me séduire et grandir ma douleur,
Prends garde. Un Abeilard est un rude oiseleur.
Mon amour brûlera tout ton cœur et ton âme.

23 Mars.

A Ch. Théophile Féret, affectueusemen

Ta lettre, ô grand ami, je la vis un beau soir,
Un soir d'amour et de tristesse
Où ma maîtresse,
La mer, la mer où resplendit l'éternel ostensoir,
M'ensorcelait d'une caresse
Comme une femme aux yeux pervers.
Et je la vis comme on voit une rose
Que l'amante a cueillie et, discrète, dépose
Sur la table où, stupide, on lui trace des vers...

Ta lettre, ô grand ami, je l'ai prise en mes doigts
Comme une vierge qui défaille
Prend la médaille
Enclosant ses espoirs ingénus d'autrefois.
Et quand j'eus fait la longue entaille
La senteur des grands bois s'échappa de ses plis.
Kilbeu, Vieux-Port, la Seine,
La Seine somptueuse et la Risle incertaine
Réchauffèrent mon cœur comme un feu de raptis...

Ta lettre, ô grand ami, je l'ai lue au soir blond.
En vain les mouettes de la Hève
Quittant la grève
Se berçaient mollement sur la brise d'amont.
Tes mots passaient comme en un rève.
Tes mots magiques et pieux
Passaient, tourbillonnaient dans ma chambre rustique
Comme un air dont les murs rediraient la musique ;
Et tes mots m'apportaient le baiser des aïeux...

Ta lettre, ô grand ami, fut le sylphe si beau
Qui folâtra la nuit dernière
Au cimetière
Où les miens sont couchés dans le même tombeau.
Et leur âme, un instant, m'inonda de lumière...

1er Avril.

Mamie, oh ! laisse-moi te donner ce doux nom
Qui me semble un lotus égayant le Cocyte,
Est-ce Dieu qui t'envoie ou bien est-ce un démon ?
Qui t'a dit de poursuivre un cœur las en son gîte ?

Enlizé dans un spleen qui me semble un limon,
Je ne puis concevoir l'amitié qui t'agite,
Mamie, oh ! laisse-moi te donner ce doux nom
Qui me semble un lotus égayant le Cocyte..

Il me semble qu'au ciel apparaisse un pennon
Où le rouvre soutient le tilleul qui l'abrite.
L'un s'appelle Baucis, l'autre a nom Philémon.
Mais mon cœur se hérisse et mon âme s'irrite,
Mamie, oh ! laisse-moi te donner ce doux nom...

4 Avril.

Tel un lac flamboyant qui serait rempli d'or,
La mer silencieuse au lointain se déroule,
Et l'entourent des eaux où la brume se coule
Pour cacher la splendeur du magique trésor.

Un grand sloop nonchalant qui s'en va vers le Nord
Triomphant, dédaigneux, du courant qui refoule,
Et berçant son long corps au hasard de la houle,
Semble un pétrel immense essayant son effort,

Et qui, secouant l'aile ainsi que de longs voiles,
Fait tomber dans la mer des myriades d'étoiles
Dont l'éclat me fascine et grandit ma douleur.

Car mon cœur si meurtri voudrait être une tombe.
Et dans ces feux étincelants qui me font peur
Je ne vois qu'un brasier dévorant où je tombe.

6 Avril.

Est-ce un rendez-vous ? Hélas ! je le crains,
Puisque j'écrivis « à lundi matin »
Et qu'elle acquiesça d'une phrase honnête ;
Puisqu'elle s'en vint, fauvette coquette,
Le cœur bondissant, le pas incertain...

Tels de vieux amis assis au jardin,
Nous avons causé d'hier, de demain,
Sans qu'un mot d'amour vînt troubler la fête.
Est-ce un rendez-vous ?

Le soleil perçait un ciel opalin,
Des moineaux piaillaient dans un haut fusain,
Près de nous veillait l'Amitié discrète·
Mais l'heure tomba d'un clocher voisin.
Avec les moineaux s'enfuit ma fauvette.
Est-ce un rendez-vous ?

7 Avril.

Amie, au lieu d'aller au rendez-vous,
Est-ce ma faute ?
J'ai gravi la si longue côte
Où l'épouse en pleurant suit le corps de l'époux.
C'est l'heure où tu m'attends sous l'ombrage du square,
Où tu mènes ton pas si lent
Et la lourdeur de ton cœur dolent
Par les chemins déserts où ton regard s'égare.
En vain, invoques-tu la douce amitié.
Moi, songeur, dans un déluge de lumière,
Je suis au cimetière.
Oh ! lequel de nous deux mérite la pitié !
Lorsque je souffre,
Lorsque je sens qu'en moi se creuse un grouffre,
Je viens causer avec les Morts.
Vois-tu, je suis comme une épave sur la vague
Et c'est à toi
Que je veux confier mon cruel désarroi.
Pardonne-moi si j'extravague.
Le soleil luit sur les tombeaux,
Un pinson fuit dans un doux bruit d'aile
Et sa ritournelle
Jette dans mon cœur des émois nouveaux.
Les Morts, les Morts que j'aime et qui jamais ne leurrent,
Les grands Morts me parlent d'espoir.
Et mon âme est un ostensoir
Exposé sur mon corps où tant de maux demeurent.

Et je voudrais vibrer d'amour,
Je voudrais donner mon cœur à ma mie,
Mais je crains la perfide vie.
J'espère, et désespère tour à tour.
O ma fauvette,
O pauvre oiseau qui veut charmer mon cœur si las
Et m'arracher au noir trépas,
O Consolatrice qui me reflètes,
Pardonne-moi si je doute de toi.
Mais si ton amitié doit être passagère
Et si tu dois, un jour, t'envoler, plus légère,
Vers un quelconque toit,
Oh ! ne me laisse pas m'attacher à ton âme !
Dis-moi de fuir
Parce que je n'ai plus la force de souffrir
Et qu'à nouveau j'aime la femme.
O mamie, ôte-moi mon effroi.
L'amitié que je donne est plus belle qu'un songe
Mais celle que l'on m'ôte est la lèpre qui ronge.
Dois-je douter... ou croire en toi ?

8 Avril.

Ma mie, en vain je la guette
Sous les arbres du jardin.
Que fait-elle ma fauvette ?....

Au ciel gris passe une mouette
Annonçant le vent prochain.
Ma mie, en vain je la guette...

Et l'averse qui s'apprête
Mouillera mon cœur chagrin.
Que fait-elle ma fauvette ?....

Je rêve de pâquerette
Et d'une mignonne main.
Ma mie, en vain je la guette...

Et dans sa douleur secrète
Redit mon cœur son refrain :
Que fait-elle ma fauvette ?....

Les moineaux content fleurette
A leurs Belles ce matin....
Ma mie, en vain je la guette...
Que fait-elle ma fauvette ?....

12 Avril.

Sur la mer d'azur le soleil ruisselle
Mais la pluie à flots tombe dans mon cœur,
Et mon cri d'amour semble une crécelle.
Sur la mer d'azur le soleil ruisselle,
Une houle d'or berce une nacelle,
La brise m'apporte un rythme moqueur.
Sur la mer d'azur le soleil ruisselle
Mais la pluie à flots tombe dans mon cœur...

Sur la mer perfide est une palette
Où mon âme en deuil voit heur et malheur,
Comme en effeuillant une pâquerette.
Sur la mer perfide est une palette
Où ma mie encor sourit au poète
Pour mieux refléter le Passé trompeur.
Sur la mer perfide est une palette
Où mon âme en deuil voit heur et malheur...

Sur la mer qui dort passe une déesse,
Atropos encor hante mon esprit
Et ses mots d'amour sont une caresse.
Sur la mer qui dort passe une déesse

Qui me tend les doigts de sa main traîtresse
Et dans un regard de feu me sourit.
Sur la mer qui dort passe une déesse,
Atropos encor hante mon esprit...

13 Avril.

La mer hurle nuit et jour
Comme aux soirs dolents d'automne,
Mais Avril chante l'amour...

Les flots assaillent la tour,
La cloche d'alarme sonne,
La mer hurle nuit et jour...

Les embruns dans leur vol lourd
Cinglent mon corps qui frissonne,
Mais Avril chante l'amour...

Fuyant son port de retour
La goëlette tourbillonne,
La mer hurle nuit et jour...

Sur ses flancs la vague accourt
Et sa carcasse résonne,
Mais Avril chante l'amour...

Tels les pêcheurs sans secours
Mon cœur à Dieu s'abandonne,
La mer hurle nuit et jour,
Mais Avril chante l'amour...

15 Avril.

En est-il un qui fut plus gai que moi ?
Qu'il ose dire où naquit son ivresse !
Qu'il l'a compare à ma belle allégresse !
Qu'une âme écoute et nous juge avec foi !

Infortuné dont la vie est l'effroi
Je maudissais l'existence traîtresse,
Et j'entendis une voix charmeresse.
En est-il un qui fut plus gai que moi ?

La voix avait des douceurs de caresse,
En mon cœur sombre, elle mit un émoi.
Celui qui chante un amoureux tournoi
Qu'il ose dire où naquit son ivresse !

L'ardente fièvre issant d'une maîtresse
Qui met à feu roturier ou grand roi
Et l'abandonne au plus fort de l'exploit,
Qu'il l'a compare à ma belle allégresse !

Comme un veilleur juché dans un beffroi
Pour signaler la plus belle prouesse
Quand des avions font assaut de vitesse,
Qu'une âme écoute et nous juge avec foi !

Portant fardeau de la noire tristesse,
Aiguillonné par l'affreux désarroi,
Voyant soudain, comme on voit sur la croix,
Luire l'éclat d'une douce tendresse,
En est-il un ?

17 Avril.

Sonnez, ô cloches pascales
Par rafales,
Pour aimer le Monde accourt,
Au-dessus des sombres voûtes,
Sonnez toutes
Le triomphe de l'amour.

Par delà monts et vallées
En volées,
Par-dessus Morts et tombeaux,
Chantez la moisson si belle
Que révèle
La fleur des espoirs nouveaux.

Comme un écho de jeunesse
Qui caresse,
Enjôlez mon cœur chagrin ;
Faites-le s'ouvrir encore
A l'aurore
Comme un lys au jour de juin.

Otez-en l'amas de cendre
Pour l'épandre
Aux trente-deux vents du ciel,
Et sur un coussin de soie
Qui chatoie
Placez-y mon Gabriel.

Car sous les traits d'une femme,
O mon âme,
Et sous l'aile de l'Amour,
C'est un ange qu'en sa joie
Dieu t'envoie
Pour te combler à ton tour.

A moins que Satan perfide
Ne te guide
Vers l'enfer par ses attraits...
Qu'importe, puisqu'en le vague,
Pauvre vague,
Tu nais, passes, disparais !

Regarde la marguerite
Qui palpite,
Pour Pâque elle ouvre son cœur.
Cache-toi dans sa corolle
Et t'isole,
Elle enclora le Bonheur.

20 Avril.

Marguerite des prés que l'on foule sans voir,
Mélancolique pâquerette,
Humble fleurette,
Sourire du matin et tristesse du soir ;
Appel du sol noir,
Soupir évanescent de la terre muette,
Cœur du pasteur et du poète,
Désir d'amour et larme d'espoir,
Doux reposoir,
Amitié discrète,
Décret du prophète,
Reflet d'ostensoir,
Symbolique miroir,
Fleur qu'on aime UN PEU mais sans le savoir...

Marguerite des prés que l'on cueille en passant,
Aube nouvelle,
Souvenir de chapelle,
Réconfort du pauvre et bonheur du puissant ;
Regard d'ange compatissant,
Etoile éternelle,
Fatidique prunelle,
Mystère angoissant,
Oracle sacré de l'adolescent ;
Joie universelle,
Sein de jouvencelle,

Temple reposant,
Secours qu'on pressent,
Hymne où l'on revoit BEAUCOUP plus l'absent..

Marguerite des prés que l'on met sur son cœur,
Manne enchanteresse,
Divine caresse,
Réponse de l'Amour à l'amant raisonneur,
Triomphe du vainqueur,
Ame des Morts qui répartissent leur tendresse,
Virginale prêtresse,
Asile inviolable de la candeur,
Montagne de splendeur,
Sylphide prophétesse,
Source d'allégresse,
Calice consolateur,
Murmure enjôleur,
Coupe où l'on boit, PASSIONNÉMENT, tout le bonheur...

Marguerite des prés qu'on effeuille un beau jour,
Enigmatique frontispice,
Chemin du supplice,
Fontaine du Doute où la foule accourt ;
Incertain séjour,
Antre maudit de la pythonisse,
Peur du maléfice,
Rayon lunaire éclairant la tour,
Angoisse du jour,
Pétale qui glisses
Douloureux cilice,

Serres du vautour,
Feu qui dit PAS DU TOUT, mais qui brûles TOUJOURS ;

Marguerite des prés, ô Miroir de l'Amour....

27 Avril.

Sur ces deux brins de muguet
Je t'appelle et m'extasie.
Mon cœur a dit son secret.

Des feuilles, comme un volet,
Ont enclos la Poésie
Sur ces deux brins de muguet.

Mais le zéphire indiscret
Découvre notre folie.
Mon cœur a dit son secret.

Foin du doute et du regret !
Mon âme s'est ressaisie
Sur ces deux brins de muguet.

Ces deux thyrses en bouquet
C'est l'âme à l'autre âme unie.
Mon cœur a dit son secret.

Dans la fièvre d'un baiser
— Le cueille et t'en rassasie —
Sur ces deux brins de muguet
Mon cœur a dit son secret.

1er Mai.

...Je viens de la relire, ta lettre, et, plusieurs fois, j'ai dû arrêter parce que j'avais de grosses larmes dans les yeux.

Tu me crois un saint et tu te dis indigne de moi : mais ne is-tu pas que si je suis sage c'est par force...

Parce que j'ai voulu t'inculquer mes belles pensées, mes belles ées, tu veux que je sois un être d'une essense supérieure : ais ne comprends-tu donc pas que je ne suis que l'esclave ce philosophe détraqué qui est en moi, de ce sot personnage i t'a conquise par sa gravité, mais qui, parce qu'il a le malheur voir de belles idées, est obligé de les mettre lui-même en atique, alors qu'il supplie Dieu tous les jours de lui donner nplement la joie de tout le monde : la compagne qu'il adorera qui mettra un peu de rose sur le noir de son existence.

... Non, ce n'est pas ton corps que je veux. Oh ! Mamie, la ie me prendrait si je l'avais à faire frissonner de volupté is mes lèvres ardentes. Ce que je veux c'est tes lèvres, nplement, tes lèvres voluptueuses où d'autres ont peut-être eilli des fruits pervers, mais où, moi, je boirais ton âme, mprends-tu, où je la boirais comme l'oiseau de mort la boit ec le souffle à l'heure dernière, cet oiseau sinistre que j'ai ellement vu se pencher sur le moribond.

Oui, je voudrais la boire, ton âme, afin d'être sûr de te sséder...

Parce que tu me crois un saint, tu te dis démoniaque, tu crois l'être fatal qui doit me perdre... Pauvre enfant ! moniaque, c'est moi qui le suis, mais tu ne le sais pas.

Peut-être es-tu parfois la Possédée, mais moi, par instant je suis Satan perfide, enjôleur et cruel. Cela t'étonne ? Oh Mamie... Ces lettres si affectueuses que je t'écris, tous ces ve que je fais pour toi, rien que pour toi, ces larmes que je vers en ce moment et qui, cependant, sont aussi sincères que brûlante je n'y crois pas. Je n'y crois pas moi-même. Je sens que to cela n'est que le moyen du démon qui est en moi et qui ve étreindre la Possédée pour la perdre à jamais dans l'unio d'un souffle dévorant et d'une haleine empoisonnée.

Ah ! tu ne me connais pas encore. Je suis deux. Je suis doubl Je suis toute pureté, et je suis monstruosité. La pureté, je montre à tous, malgré moi, comme un lys montre la sien parce que la nature l'y force. La monstruosité, jusqu'ici, je l' étouffée, mais secrètement j'aspire au moment où elle triompher où elle s'étalera cyniquement comme une fleur maudite, comn une drosera sanglante et dévorante, car alors, alors seulemen je serai vengé de toutes ces souffrances, de cette vie si cruel que j'insulte chaque jour.

Oui, je suis Double. Quand suis-je moi-même ? Quand suis- réellement moi ? Le sais-tu ? Moi non. Quand je suis le Sa j'écrase le Révolté. Quand je suis le Maudit, je piétine le Di coureur et je lui jette mes ordures à la face.

Vois-tu, par instants, je voudrais faire souffrir autant q j'ai souffert, je voudrais me venger terriblement de toutes l femmes qui m'ont torturé. Le démon est en moi.

Il est en moi, le démon, et je suis son jouet. Il me domin il m'écrase sous sa volonté terrible, il me force à être s instrument aveugle, à exécuter ses ordres les plus durs, à jet le Mal où je voudrais épandre le Bien.

Et je lui obéis, parce qu'il faut que je lui obéisse, parce q la moindre résistance est impossible, parce qu'il est mon Maîtr

Ecoute, oh ! Mamie, écoute. C'est lui, ce démon, q parle en ce moment, c'est lui qui veut te déchirer le cœu

e broyer, le piétiner, et danser une ronde infernale dessus en hantant le nom d'une autre.

Ah ! tu voudrais me faire souffrir, toi aussi, comme les autres ; h bien, souffre toi-même en attendant, imprudente, souffre, ois du fiel. La souffrance purifiera ton âme. Tu dois le croire uisque je te l'ai dit.

Moi, je ris de ce rire sarcastique qui résonne en moi comme n chant d'accordéon et qui me fait si mal, si mal.

Je te tiens maintenant. Je t'ai sous ma domination. Je veux te aire souffrir pour savourer ta douleur et m'abreuver de tes armes, pour me venger de la femme.

C'est ton âme que je veux, et que je veux perdre — comprends-u, ton âme — parce que je sens qu'elle est prête à s'élever u-dessus de la chair méprisable pour la sanctifier.

Tu n'es que la Possédée. Je veux que tu sois la Maudite. Je e veux. Pourquoi le serais-je seul, après tout !

Oh ! Mamie, Mamie...

Connais-moi comme je suis, va. Cela vaut mieux. Je suis si nalheureux...

Je ne suis qu'un pauvre être, Mamie, un pauvre être qui souffre erriblement, qui se lamente parce que Dieu lui a donné le ouvoir d'aimer et de séduire la femme en lui refusant celui le l'approcher.

Oh ! ce spectre noir sur un vaisseau noir... Oh ! le séducteur antôme... Le Hollandais-volant...

Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? Quels crimes ai-je commis dans ine vie antérieure pour être si puni !

Ne m'en veux pas, Mamie. Plains-moi. Aie pitié de moi...

Ah ! mes lèvres sur ces blonds cheveux que tu agites s délicieusement comme une crinière et dans lesquels passen des rayons de soleil, mes lèvres dessus, leur caresse soyeus sur ma bouche enfiévrée, et l'oubli, l'oubli de tout dans u instant de félicité...

6 Mai.

Ta main aux doigts mignons, quand je l'ai dans la mienne,
Il me semble tenir un bouvreuil capturé
Que je maintiens dans mes gros doigts sans le serrer,
Craignant que sa compagne à ses cris ne survienne ;

Ou bien un iris blanc, fruit des grâces de Mai,
Dérobé prudemment pour charmer mon caprice
Et caché dans mes doigts arrondis en calice
Pour ne pas déflorer son pistil embaumé ;

Ou bien encore un écureuil au poil soyeux
Qui frissonne de peur en cherchant des issues ;
Ou bien un nid douillet fait de feuilles moussues
Encor plein d'oiselets au gazouillis joyeux ;

Et quand sur cette main je dépose mes lèvres,
Quand j'extirpe l'oubli du satin de sa peau,
Je ressens en mon être un émoi si nouveau
Que je bois un lait pur qui dissipe les fièvres.

9 Mai.

La mer est diaphane et la digue, plus sombre,
Semble un trait d'ombre
Tracé par le cirrus festonné
Qui me cache Phébé.
L'amour est dans mon cœur comme un vin qui fermente.
La mer est calme comme un lac.
Pas même un yacht
Sur les eaux grises qu'un reflet de lune argente.
Le jour y dort en son hamac.
Et le bon phare qui le garde
De son œil jaune me regarde
Et fait sur l'eau, par son éclat, des serpents d'or
Dont le long corps souple se tord.
Une barque apparaît, indécise,
Glissant sur l'eau tout doucement
Pour ne point troubler son recueillement.
La drague, au loin, comme un damné, hurle à sa guise.
La nuit sereine me confond,
Et la fraîche risée accourant de la rade
A l'appel de mon cœur malade
Cingle la fièvre sur mon front.
Dans la pénombre,
Je te trace des vers dont les pieds sont sans nombre
Et qui s'en vont d'un rythme impur
S'enchevêtrant, tel chèvrefeuille sur un mur.
Qu'importe, oh ! dis, qu'importe cet étrange poème
Puisque je t'aime...

Oh ! que tu serais bien, là, tout près, tout près de moi,
Pour regarder de ma fenêtre
Où va renaître
L'étoile d'amour qui donne la foi !
Oh ! que tu serais bien, là, tout près de ma lèvre
Qui chercherait dans tes cheveux
Des effluves si dangereux
Que, rien que d'y penser, je sens croître ma fièvre !
Oh ! que nous serions bien, là, les yeux dans les yeux,
Nos deux cœurs brûlant de la même flamme
Et nos deux âmes n'étant plus qu'une seule âme,
Pour jurer notre amour à la face des cieux !...

Mais je ne t'ai pas vue, aujourd'hui, mon aimée.
Et le jardin ensoleillé
M'est apparu tout endeuillé.
Je trouvais de l'encens dans la brise embaumée.

En vain, la nuit veut me charmer,
Le Doute abject tisse ses voiles
Et, le cœur triste, j'interroge les étoiles.
Oh ! que nous serions bien à ma fenêtre pour aimer !
Tu répandrais dans la nuit claire
Les sombres fleurs de Baudelaire.
Et moi les roses de Ronsard
Et, jetant son éclat dans la nuit tutélaire,
Notre amour éclorait comme un grand nénufar.

14 Mai.

Je viendrai, si ton âme a besoin de tendresse,
Pour l'apaiser, en m'approchant à petits pas,
Déposer sur ton front la plus douce caresse...

Ah ! je peux la relire et redire sans cesse
Cette phrase d'amour incrustée en mon cœur,
Mais qui n'est qu'un mensonge effarant de candeur :
Je viendrai, si ton âme a besoin de tendresse...

Elle est sombre, mon âme, et t'appelle tout bas.
Comment n'entends-tu pas ces sanglots qu'elle exhale ?
Dis-moi, qu'attends-tu donc, toi qui fus si loyale,
Pour l'apaiser, en t'*approchant à petits pas...*

Qu'attends-tu, doux bourreau, pour tenir ta promesse,
Toi qui vins dans ma vie apporter le Désir,
Dis, sphinx tant adoré, qu'attends-tu pour venir :
Déposer sur mon *front la plus douce caresse...*

22 Mai.

L'HOMME AUX YEUX VERTS

I

Ce matin de Mai se vêtait de lumière
Comme une femme, après le bain, qui couvrirait sa nudité d'un manteau de brillants,
Pour que le soleil fasse de son corps un astre nouveau.
Et le jardin, languide encore des baisers de la Nuit, souriait au jour accueillant,
Comme l'amante qui s'éveille sourit pudiquement à l'amant qui l'enlace.
Le ciel était léger comme un ciel pâle de pastel,
Et dans l'azur encor voilé, où des rayons resplendissants s'abreuvaient des brumes dernières,
Passaient et repassaient des hirondelles ivres d'air pur et de bonheur,
De minuscules hirondelles dont le ventre miroitait comme blanche faille et les ailes comme acier bleui,
Et dont les cris vibraient, stridents, jusqu'au fond de mon cœur si triste.
Au lointain, le coteau bleuâtre, que de hauts arbres festonnaient, semblait vouloir dormir encore.

De la mer, de la mer si proche, arrivait la brise qui purifie et qui fortifie,

Comme la caresse de l'Océan à la terre, son amante.

Des quais encombrés et des rues passantes, des ateliers, des grands chantiers et des bassins, venait, en s'adoucissant,

Comme un immense bourdonnement,

L'étrange bruit harmonieux fait des mille bruits les plus discordants qui sont comme les soupirs des grandes cités,

Ces bruits qui se heurtent, qui s'entre-mêlent, qui se dominent, qui s'amalgament, et montent vers les cieux en un hymne de grâce,

Pour célébrer la joie de vivre et le travail dans un cantique à l'Eternel.

Et dans ce jardin sis en pleine cité, qu'entourait le bruit sans le pénétrer,

Comme entoure le vent la plante qui grandit sous un dôme de verre,

Dans ce grand jardin, tout ensoleillé, où le gazon, tout fleuri de rosée,

Frissonnait comme un sein de femme et chatoyait comme un velours,

Des centaines d'arbres aux rares essences sentaient monter en eux une sève ardente,

Et de toute la force de leurs rameaux offraient au ciel bleu leurs plus jeunes pousses,

Ces jeunes pousses où tous les verts, du vert si tendre des sorbiers, et du vert doré des épais fusains, au vert si sombre des cyprès,

S'unissaient pour chanter la divine espérance dans le frissonnement de la brise marine.

Et les cerisiers aux roses bouquets, et les lilas blancs aux longs thyrses odoriférants, les cytises aux lourdes grappes, belles comme or, embaumaient l'air frais de ce matin calme.

L'or du ciel ruisselait, lumineux, en cascades féeriques et s'épandait sur toute chose,

En l'enveloppant d'un voile magique et tissé de Beauté.

Et passaient des couples presque enlacés de gais jeunes hommes au visage heureux,

Et de jeunes filles aux yeux candides dont la robe courte et les bas à jour découvraient des jambes d'exquis contours.

Et, par bandes joyeuses, les moineaux ripailleurs s'ébattaient près de moi, se gorgeaient du pain émietté sur le sol,

Puis, effrontément, se grisaient d'amour.

Car tout, de la terre aux cieux, des amants à l'oiseau, tout, dans le grand jardin glorifiait l'Amour,

Et le buvait à plein calice...

Sous un peuplier, oublié de tous, j'attendais que vînt *la Consolatrice*.

Dans l'azur si pur, à la queue-leu-leu, de noirs cormorans lourdement passèrent.

Et comme, à dix pas de moi, un pinson jovial jetait son refrain pour fêter le jour,

Et que je cherchais à le découvrir dans l'épais fouillis des buissons touffus,

Il vint légèrement se poser près de moi sur la chaise de fer préparée pour l'amie.

Et puis soudain, comme en un songe, le pinson siffleur il devint un homme,

Un homme aux yeux verts, tout de blanc vêtu, dont le front pensif et la barbe noire, et les noirs cheveux, semblaient recéler toutes les douleurs.

« *Je suis le Poète* », murmura-t-il.

Et quand longuement, et si tristement, il m'eût regardé jusqu'au fond des yeux,

Dans l'odeur exquise des gazons humides et des blancs lilas, et des cytises d'or,

De sa voix si grave et si caressante, l'homme qui disait être le Poète,

L'Homme aux yeux verts ainsi parla :

— *O Toi qui connus les élans d'amour de mon jeune cœur,*

De mon cœur de vingt ans,

Tendre comme une rosée, de juillet, dont la cristalline goutte se balance pour appeler le passereau qui la boira.

Et d'où s'échappait le parfum si doux qui sort au matin d'un bouton de rose,

Mon cœur juvénile et naïf encore qui croyait en toi comme on croit en Dieu ;

O Toi qui connus les baisers ardents de mes lèvres si fiévreuses,

Et l'empreinte si brûlante de ma bouche avide où passait un souffle de feu,

Et la morsure délirante et si douce de mes dents ;

Toi dont le corps sensuel paraissait grésiller de démoniaque volupté, sous mon souffle tyrannique,

Comme grésille le tison que la brise caresse, et flagelle, et consume ;

Toi qui connus l'ardeur de mes étreintes folles et qui t'endormis, si souvent, près de moi,

Ivre d'amour,

Comme la fleur, ivre de jour et de soleil, qui s'incline, épuisée, sur sa tige alanguie,

Souviens-toi, souviens-toi du Passé !

L'amour qui naît comme une apothéose, s'il ne peut point grandir ne faut-il point qu'il se consume ?

'ellement nous comblait, nous grisait le Bonheur que nous :royions à notre service,
'els ces esclaves, que rétribuent ceux qui nous aiment, afin ils puissent contenter tous nos désirs.
Iais comme aux plus beaux jours du plus beau des étés luit 'oudre aux cieux, gronde le tonnerre, crève le nuage,
)ans notre petit ciel de volupté, un petit orage vint à passer,
In petit orage qui fut si léger, et puis si vite dissipé, qu'il is enchanta par son imprévu,
omme un agrément nouveau devant grandir et fortifier notre our,
't que tous deux, stupidement, dans notre belle inconscience, is en souhaitâmes le prompt retour
'our revivre encore l'heure de luxure et d'enivrement qui ait suivi,
'ant nous étions certains que l'avenir était à nous.
Iais ce beau soir-là, tout naïvement, je te dis tristement et t près de l'oreille :
C'est comme un maçon qui pose une brique... pour bâtir mur... »
Et c'était si banal que cela t'amusa et puis te fit rire, rire aux nes comme une enfant,
Et que je fus obligé d'éteindre la clarté, qui luisait dans ton e et me faisait si mal, sous l'âpre étreinte de mes lèvres,
Et que je dus aussi oublier l'affreux mur, le mur symbolique : mon esprit montrait à mon cœur.....
'lus rien nous ne fîmes, plus rien nous ne dîmes pour que petits orages ne viennent mouiller nos yeux,
Revinrent souvent dans notre beau ciel, et toujours plus gros, nuages noirs où se cache la foudre.
Et nos jours devinrent comme les prés verts qui semblent s beaux après une ondée.
Iais toujours le Temps, le Temps implacable, après chaque ige, comme un maçon posait sa brique.

O Toi que j'ai tant aimée, souviens-toi du Passé.

Un soir où l'orage, tel un cyclone, avait bouleversé nos cœurs et nos âmes,

En mêlant nos pleurs nous nous embrassâmes,

Et quand, épuisés par un baiser fou, reculant un peu pour nous voir encore, nous nous regardâmes au fond des yeux,

Nous vîmes, affolés et glacés de terreur soudaine, le mur si solide et si menaçant que tant de querelles avaient bâti.

Il se dressait entre nos cœurs comme un rempart, et la dernière brique arrivait à nos yeux.

Et, comme un déluge, entre tes beaux cils les larmes passèrent,

Et, comme un déluge aussi, entre les miens les pleurs affluèrent.

Mais nous nous jurâmes dans un baiser, en pensant aux briques, de n'en plus jamais apporter une autre...

Femme infidèle, souviens-toi !

Le mur existe encore, mais plus personne n'est près de lui.

Et nul ne sait qui l'a bâti...

II. — LA ROSE QUE L'ON FOULE

Des plantes sauvages, moelleuses comme la mousse, formaient un épais tapis de velours sur le rocailleux chemin que suivit Marie, la mère de Jésus, fuyant vers la lointaine Egypte.

Et ces plantes foulées par les pieds de la Vierge, en souvenir de ces tristes jours elles furent éternelles.

Et le peuple les appela les Roses de Jéricho.

La mienne est ouverte comme un cœur neuf. Elle a soif d'air pur et soif de lumière, comme un cœur neuf a soif d'amour.

Mais je sais bien que des pieds de femme vont la fouler.

Oh ! non, je ne peux pas vous en vouloir,
O mon aimée,
Mais le grand mausolée
Qu'a bâti sur mon cœur l'implacable Devoir
Se charge encor d'une couronne.
La nuit est belle et Rébettna voit mon chagrin.
Le vent du large, sur mon front, se fait câlin,
A ma fenêtre, je frissonne.
Passez, feux des bateaux, luisez, astres du ciel,
La mer est pour ma lèvre une coupe de fiel
Et pour souffrir je m'en abreuve.
Oh ! quel mal faisions-nous
Dans ce jardin où nous ont vus des gens jaloux ;
Où je cherchais dans vos yeux verts la grande preuve,
Comme on cherche en la mer
Tant d'arcanes que l'on s'y perd ;
Où quelquefois, en me cachant derrière un livre,
Avec des ruses de félin
Je baisais votre main
Pour m'en repaître en souvenir comme un homme ivre ;
Où je voyais sur votre front, sur vos cheveux,
La place si tentante
Que ma bouche ardente
Eût meurtrie à l'appel de mon cœur douloureux.
Oh ! quel mal faisions-nous, vandales,
Quand nous causions de la Beauté sous un sorbier
Sans oser même nous tutoyer

Pour ne pas déflorer nos amours virginales !
Car des gens ont trouvé que c'était le Bonheur...
Le bonheur du poète est un fruit hors nature.
Leur pensée impure
A fait de notre amour une insulte à l'honneur,
Et vous me dites, navrée,
Qu'il nous faut briser là notre idylle dorée.
Deux étoiles au fond des cieux
Sont les prunelles de vos yeux,
Et dans le firmament je vous vois apparaître.
La brise me caresse et me parle d'espoir,
La nuit veut me bercer en un doux nonchaloir,
Mais, moi, je pleure à ma fenêtre...

22 Mai.

Renaissez dans mon cœur, ô doux chants d'Ophélie,
Le soleil luit au ciel mais la nuit est en moi.
Ah ! je l'avais bien dit que c'était la folie !

Le soir jette un voile gris sur la mer si jolie,
J'y vois errer un spectre et je tremble de froid.
Renaissez dans mon cœur, ô doux chants d'Ophélie.

Un long souffle a passé sur mon âme endormie
Et Satan la piétine en crachant sur ma foi.
Ah ! je l'avais bien dit que c'était la folie !

Mes plus beaux vers me rendent blême de furie,
Au Royaume pervers je voudrais être roi.
Renaissez dans mon cœur, ô doux chants d'Ophélie.

Je voudrais que mon nom fût traîné dans la lie,
Je vendrais tout mon ciel pour baiser votre doigt.
Ah ! je l'avais bien dit que c'était la folie.

Si votre âme à la mienne en l'extase se lie,
Entendez mon long cri comme un sinistre aboi...
Renaissez dans mon cœur, ô doux chants d'Ophélie.
Ah ! je l'avais bien dit que c'était la folie !

25 Mai.

Hirondelle, ô belle hirondelle,
Toi qui passes si près d'elle,
Oh ! dis-moi si tu la vois.
Quand tu rases sa fenêtre,
Ne vient-elle point s'y mettre,
N'entends-tu jamais sa voix...

Hirondelle, ô belle hirondelle,
Agite un peu plus ton aile
Quand tu vois ses tristes yeux,
Pour que son regard te suive
Et que son âme, plus vive,
Plane avec toi dans les cieux...

Hirondelle, ô belle hirondelle,
L'or du ciel sur toi ruisselle
Et s'épand sur mon ennui ;
Je retrouve sur tes ailes
L'éclat pur de ses prunelles
Où l'amour, peut-être, a lui...

Hirondelle, ô belle hirondelle,
Redescends vite près d'elle,
Dis-lui que j'attends toujours ;
Montre-lui combien je souffre,
Parle-lui d'un sombre gouffre,
Fais-lui dire un mot d'amour...

30 Mai.

Gais jeunes gens qui venez de la foire
Et dont l'entrain me semble si moqueur,
Beaux inconstants, fillettes sans mémoire
Jetant aux vents les reproches du cœur
Dans les refrains que vous hurlez en chœur ;
Vous qui passez dans les paisibles rues
Tel le tonnerre en le calme des nues ;
Oh ! dites-moi... Comme un sylphe égaré
Dans le jour plein de joyeuses cohues,
Mon ange aimé l'avez-vous rencontré ?

Tendres mamans au souci méritoire
Bourgeois paisibles, bambins querelleurs
Qui rapportez un bonheur illusoire
Dans ces bouquets faits d'aubépine en fleur,
Gentils amants au sourire enjôleur ;
Vous qui venez des clairières moussues
Où l'Avenir parle aux âmes émues ;
Oh ! dites-moi... Dans les herbes d'un pré
Pâquerette cachant ses folioles menues,
Mon ange aimé l'avez-vous rencontré ?

Heureux touristes rêvant sur la moire
Qu'est la mer calme aux attraits si trompeurs,
Fins pagayeurs glissant en périssoire,
Yachtmen hardis, impassibles pêcheurs,

Baigneuse ornant un essaim de nageurs ;
Vous qui goûtez la jouissance épandue
Sur ces flots d'or qui caressent ma vue ;
Oh ! dites-moi... Dans le soir diapré
Telle une ondine un instant apparue,
Mon ange aimé l'avez-vous rencontré ?

ENVOI

Prince du Jour ruisselant en la nue,
Esprits légers dont je sens la venue,
Oh ! dites-moi... Sombre et le cœur navré,
Trouvant partout la tristesse griffue,
Mon ange aimé l'avez-vous rencontré ?

1er Juin.

Quand j'eus retrouvé ta main
Sous ma lèvre si brûlante,
Je crus que tout le jardin
Mené par un dieu mutin
Fêtait ma joie affolante.
Les rhododendrons
Dressaient leurs altiers fleurons
Et parlaient d'amours exquises
Aux grappes d'or des cytises,
Et les thyrses déjà las
Des derniers lilas
Exhalaient sur nous leur âme
Comme un lent souffle de femme.
Les sorbiers et les fusains
Appelaient la giroflée
Et les arbres de Judée
Tentaient les ormes hautains.
Des abeilles bourdonnantes
Chantaient la gloire du jour
Et, miracle de l'Amour,
Dans les branches complaisantes,
Un joyeux pinson,
Un pinson vif et polisson,
Volant de branche en branche
Et se penchant vers nous ainsi qu'un confident,
Lançait gaîment son trille ardent
Pour fêter ce retour comme on fête un dimanche...

Quand j'eus retrouvé ta main
Sous ma lèvre si brûlante,
Mignonne, tout le jardin
Mené par un dieu mutin
Fêta ma joie affolante...

6 Juin.

Derrière ces barreaux qui m'isolent du monde,
Dans ce bureau d'où, prisonnier
Comme l'est un oiseau dans sa cage d'osier,
Je contemple un ciel printanier
Où, quelquefois, passe l'aronde,
Que je m'ennuie, ô mon trésor !...
Un cirrus ruisselant d'or
Se balance sans effort
Ainsi qu'un yacht blanc sur l'océan glauque,
Toi que j'appelle en ces vers
Sur lui darde tes yeux verts
Et tu percevras ma voix triste et rauque,
Ma voix qui te nomme et te nomme encor,
Et toujours plus vite et toujours plus fort,
Mais qui, parfois, s'arrête, lasse,
Sur mes lèvres en feu
Parce qu'au fond du ciel si bleu,
Minuscule, une aronde passe.
Oh ! mon cœur, ta complainte, redis-la-moi,
Chante pour elle et chante ma foi...

Beau nuage dans l'espace
Passe, passe et puis repasse,
Puisque tu portes mes vœux ;
Peut-être que mon aimée
Scrutant aussi l'empyrée
Sur toi portera ses yeux.

Beau nuage de dentelle
Le rayon qui te constelle
Te fait don d'un beau cœur d'or,
Et ses ondes, triomphales,
Te donnent les blancs pétales
D'une marguerite encor.

Beau nuage translucide
Qui te balances, splendide,
Sur toi, chaste fleur d'azur,
Je voudrais dans ma folie
Partir avec ma jolie
Pour l'infini d'un ciel pur.

Beau nuage dans l'espace
Passe, passe et puis repasse,
A toi se donne mon cœur ;
Si tu vois le dieu que j'aime
Dis-lui qu'il est un poème
Où peut luire le bonheur,

13 Juin.

Mouette aux ailes fantastiques
Qui pares des cieux féeriques,
Inspire-moi donc, ô stupide Ennui !
N'es-tu pas l'oiseau magique,
L'Ibis blanc cabalistique ?
Dieu que ma pauvre âme est triste aujourd'hui...

Mouette aux orbes séduisantes
Qui me parles de bacchantes,
Que la mer est belle en sa robe d'or !
N'es-tu pas l'étoile ardente
Dont je fis ma confidente ?
Riez, amoureux, moi, j'enrage encor...

Mouette aux grâces de déesse
Qui passes dans une ivresse,
Le soleil me brûle et pourtant j'ai froid...
N'es-tu pas une caresse
De Sa belle âme en détresse ?
Je chante en pleurant, c'est un bel exploit !

Mouette, mouette sybilline,
Toi qui te fais si câline,
Tais-toi, cœur de roc du sombre Maudit.
N'es-tu pas l'aube divine
De l'amour que je devine ?
Maïs cache-toi donc puisqu'on te le dit !

Mouette blanche, ô blanche mouette,
En toi, je vois Sa silhouette,
Que je souffrirais si je me trompais !
Je suis gai comme une alouette,
Je tourne telle girouette...
Couvre-toi, mon cœur, d'un brouillard épais...

15 Juin.

Oh ! cet accordéon qui s'étire, s'étire
En un grand spasme de délire,
Chantant l'extase d'un moment,
Et dont le son résonne en moi, sinistrement,
Comme un gros rire de satyre !...

Le phare qui me veille illumine mon lit
Mais, comme un froid baiser de gouge,
Sur son long corps une lumière resplendit,
Une lumière ardente et rouge...

Comme un spectre de l'enfer,
Je vois sourdre de la mer
Le fantôme hallucinant d'un noyé qui me ressemble,
Et dans le rouge reflet
Dont le phare se revêt,
J'aperçois ton doux visage et *je sens* que ta main tremble.
Démons infernaux,
Cessez d'allumer vos troublants fanaux...

Oh ! cet accordéon qui s'étire, s'étire
En un grand spasme de délire...

Comme aux champs les feux follets,
En de monstrueux ballets
Des feux blancs resplendissants se balancent sur les vagues
Entourant deux spectres verts

Aux regards vifs comme éclairs ;
La stupeur qui m'annihile agrandit mes grands yeux vagues...
Que faisons-nous donc
Dans ce cercle étrange où tout est frisson ?...

Oh ! cet accordéon qui s'étire, s'étire
Comme un gros rire de satyre...

Océanide aux yeux doux,
Thétys, pour le rendez-vous,
Te para de lourds brillants et d'algues phosphorescentes...
Mes baisers sont si fiévreux
Qu'ils sèchent tes blonds cheveux,
Et nos bouches dans un spasme unissent nos épouvantes...
Brouillard, fils des Nuits,
Laisse encor tomber tes voiles d'Ennuis...

Oh ! cet accordéon qui s'étire, s'étire
En un grand spasme de délire,
Chantant l'extase d'un moment,
Et dont le son résonne en moi, sinistrement,
Comme un gros rire de satyre !...

22 Juin.

Marguerite, humble fleur aux attraits méconnus,
Quand l'aurore a baisé ta paupière d'oracle
Et que ton capitule, ouvrant son tabernacle,
Sourit comme une femme étirant ses bras nus,

Retrouvant mes seize ans pleins d'espoirs ingénus,
Je crois voir dans ton cœur flamboyer un miracle
Et, portant follement mon amour au pinacle,
Je veux que pour moi seul tes décrets soient rendus.

Cruel comme un Grand-Prêtre immolant en l'extase,
Arrachant sans pitié tes pétales, jaloux,
J'extirpe le secret de ton cœur que j'écrase.

Mais tu te venges, marguerite, et me rends fou
Car je ne sais jamais, tant le Doute m'embrase,
Si c'est UN PEU..., si c'est BEAUCOUP... OU PAS DU TOUT...

Je voudrais vous écrire un poème
Qui serait la plus belle gemme
D'un dimanche éblouissant,
Dans le soir mauve qui descend
Je voudrais crier que je t'aime...

Si j'étais un esprit voltigeant par les airs
Je viendrais sous vos traits folâtrer sur la brise,
Et le bruit languissant de la mer qui s'irise
Ce serait votre voix, et son eau vos yeux pers...

Je voudrais, sur un long rythme étrange,
Qu'un beau poème encor me venge
De souffrir quand tout sourit...
Oh ! cet archet qui rebondit
Quand mon cœur, lacéré, s'effrange...

Si j'étais une fée au regard mensonger
Je ferais de mon pouce une croix dans l'espace,
Et le vent taciturne et brûlant qui me lasse
Deviendrait votre haleine et son souffle un baiser...

Je voudrais me griser de mes stances
Et puis pleurer quand les cadences
Me laissent un court répit...
Sauras-tu lire, ô mon esprit,
Dans tant d'occultes influences...

Si j'étais, un instant, un bon Saint bien en cour
Un ange apparaitrait à mon âme navrée,
Et livrant nos secrets à la chaude vesprée
Nos lèvres scelleraient le doux pacte d'amour...

Je voudrais vous écrire un poème
Où mon amour, comme une gemme,
Luirait dans l'écrin du soir...
Le Spleen étend son voile noir.
En vain, ma lèvre dit que j'aime...

27 Juillet.

O Seine enchanteresse, en ce soir flamboyant
Sur tes eaux je les vois les gabarres calètes,
Nefs légères d'osier couvert de peaux de bêtes
Jetant l'ancre à Vieux-Port pour guetter l'assaillant.

Et je vois le vol noir des trirèmes romaines,
Escadre monstrueuse arrivant lourdement
Pour broyer la flotille alignée au jusant
En jetant dans ses rangs les pesantes carènes.

En un songe angoissant qui dilate mes yeux
Je les vois se heurter sur l'eau mauve du fleuve.
Galères et gabarres ont foi dans l'épreuve :
Les unes ont la Force et les autres les Dieux.

Et la Force triomphe, ô Gaulois téméraires,
Mais le dieu séquanien a fixé son arrêt.
Le voici qui bondit, effrayant mascaret,
Brisant, engloutissant les trop lourdes galères.

O Seine enchanteresse, en ce soir opalin
Sous ce grand peuplier qui toujours te surveille
Je crois voir la cabane où, rêvant de merveille,
Insul, le vieux passeur, accomplit son destin.

Et voici l'Etranger qui promet monts et astres ;
Voici Divid, la fille aimée, et Simnorill
Son frère, hardi Calète au front large et viril ;
Voici l'Amour et son cortège de désastres.

O Brothonne, je les entends les bûcherons !
Aizier, Vieux-Port, je vois les barques se construire,
Divid, je vois l'amant perfide te séduire !
O Calidu, je vois d'infâmes trahisons !

Ce reflet blanc sur l'eau si rose qui m'enchante
N'est-ce point toi, Divid, qui noyas ton beau corps ?
Et ces hauts peupliers qui triomphent encor
N'est-ce point le César qui trompa l'humble amante ?

O Seine enchanteresse, en ce soir obsédant
Où les nymphes encor m'ont plongé dans les transes,
M'assaille obstinément le flot des remembrances,
Et le Doute lugubre accourt en confident.

Divid [1], je l'aperçois au lointain sur le fleuve
Marchant légèrement sur l'eau calme qui dort
Où l'empyrée a répandu la pourpre et l'or.
Ses longs voiles si blancs n'ont plus rien qui m'émeuve.

Perfide, en chacun d'eux un pétale apparaît.
C'est encor toi, fleurette aimée, ô marguerite,
Fleur délicate que le vent du soir agite,
C'est encor toi qui viens troubler ma douce paix...

A quoi bon me combler de promesses tentantes !
Insensible est Son âme et de marbre est Son cœur ;
Ton espoir m'exaspère et grandit ma fureur ;
Ah ! laisse-moi rêver à d'antiques amantes...

Vieux-Port, 10-11 Août.

---

(1) *Les Hôtes de l'Estuaire*, Jean Revel.

A Saint-Thomas de Cantorbery
Les filles cherchent mari
Et les gars trouvent promise,
Mais l'incrédule qui a souri
Las, en est le plus marri
Car ses cornes ont fleuri
Devant qu'il cueille cerise...

Amie, en pénétrant sous les hauts coudriers
Qui font un dôme à la chapelle
J'ai retrouvé l'âme éternelle
Qui plane dans ces bois où l'on vient pour prier.
Oh ! ces ruines, où croissent lierre et digitale,
De l'humble église médiévale
Dont la terre est l'unique dalle !...
Pauvres murs écroulés
Parlez-moi, parlez-moi du Passé...
Ces trois pierres antiques,
Cet assemblage rituel
Qui dut être un dolmen avant d'être un autel
N'a-t-il pas vu les sacrifices druidiques ?
Dites-moi, pierres de granit
Qui savez tant et tant de choses,
Dites comment, dans la beauté des couchants roses,
Hedwech-Môn, sur vous, coupait tout le gui.

Oh ! ces offices d'allégresse,
Ces farouches Gaulois adorant la forêt
Agenouillés dans le genêt
Pour chanter un cantique à la lune déesse...

A Saint-Thomas de Cantorbery
Les filles cherchent mari
Et les gars trouvent promise,
Mais l'incrédule qui a souri
Las, en est le plus marri
Car ses cornes ont fleuri
Devant qu'il cueille cerise...

Oh ! ce refrain moqueur que pinsons et fauvettes
Sifflent sur vous, pierres discrètes...

Cé dolmen payen
Qui donc, lors d'une aube nouvelle,
L'entoura de murs, de murs de chapelle,
Pour en faire un autel chrétien !
O pierres, dites-moi, je vous en supplie,
N'est-ce point ici que Prétextat officia
Et n'est-ce point là que Brunehilde aussi pria
Et que Mérowig connut l'hérésie...
Oh ! ces bois enchanteurs où revit votre amour,
Brunehilde si hautaine
Et toi, pauvre roi sans domaine,
Mérowig aux yeux bleus aussi purs que le jour !
ARELAUNE ! ARELAUNE !
Vois-je écrit sur un grand aune.

A Saint-Thomas de Cantorbery
Les filles cherchent mari
Et les gars trouvent promise,
Mais l'incrédule qui a souri
Las, en est le plus marri
Car ses cornes ont fleuri
Devant qu'il cueille cerise...

Oh ! ce refrain cinglant qui m'obsède toujours
Comme une insulte à mes amours !...

Thomas Becket, ô grand évêque issu de Normandie
Que Court-Mantel assassina,
Qui donc a décrété que ton nom serait là
Comme une fleur de poésie.
Les vois-tu, tous ces gens, tous ces mornes lépreux
Qui venaient en si longues files
Traînant leurs membres si débiles
T'implorer de guérir tant de maux monstrueux,
Et quand leurs tortures furent vaincues,
Toutes ces filles et tous ces gars
Qui s'en vinrent à petits pas
Faire un gros nœud votif aux lianes touffues
Pour être unis avant les frimas.
Dis, bon Saint-Thomas, ne les vois-tu pas ?

Humbles ex-votos qui troublez tant mon âme,
Chapelets posés par des mains de femme,
Petite Vierge et Saint-Antoine peints en or
Dans votre niche bleu-pervenche,
Vœux calligraphiés du cœur qui s'épanche,
Pots de fleurs, bouquets fanés, espoirs ou remords,
Oh ! n'êtes-vous pas les plus purs trésors !...

A Saint-Thomas de Cantorbery
Les filles cherchent mari
Et les gars trouvent promise,
Le nœud qu'ils ont fait doit avoir fleuri...

Amie, en venant ici,
Si j'ai prié, Dieu seul sait pour qui
Car, pour vous punir, mon cœur ne veut pas que je vous le dise.

Vieux-Port, 14 Août.

Chante, chante, ô doux poète,
        Larirette,
Chante encor la Pâquerette ;
Le murmure du roseau,
        Larireau,
Te dicte un refrain nouveau...

Il était une fillette,
        Larirette,
Qui rêvait d'un beau poète
Comme à l'aube un arbrisseau,
        Larireau,
Rêve au chant d'un passereau.

Un soir rose la pauvrette,
        Larirette,
Se crut presqu'une fauvette
Tant son cœur et son cerveau,
        Larireau,
Brûlèrent d'un feu nouveau.

Le cœur tendre du poète,
        Larirette,
La fit devenir coquette ;
L'Amour menteur et bourreau,
        Larireau,
L'attira comme un flambeau.

Ses grands yeux bleus de brunette,
Larirette,
Virent les bois tout en fête ;
Son âme pure comme eau,
Larireau,
Fit pour elle un ciel plus beau.

En Brothonne, la chevrette,
Larirette,
Ecouta son ariette...
Mais, un jour, le bruit du flot,
Larireau,
Dut couvrir son long sanglot.

Et tes eaux, Seine discrète,
Larirette,
Où se mirait la fillette,
Furent l'éternel tombeau,
Larireau,
De son petit corps d'oiseau...

Chante, chante, ô doux poète,
Larirette,
Chante encor la Pâquerette ;
Le murmure du roseau,
Larireau,
C'est sa voix sur ton pipeau...

Vieux-Port, 16 Août.

L'HOMME AUX YEUX VERTS

II

Le peu qui restait de ce beau jour d'août fuyait là-bas, au ras le la colline,

Pour que ne l'écrase point la lourde massue de la Nuit.

Et comme un défi jeté rageusement à la face des ombres épaisses,

Il lança dans le ciel ses rouges lueurs de brasier ardent.

Et les longs stratus d'argent lumineux devinrent d'énormes isons flambants,

Et les floconneux cirrus devinrent des torches incandescentes lont la splendeur illumina le ciel,

Le ciel devenu vert, vert comme la flamme qui sort du cuivre en fusion.

Et sur la Seine qui coulait doucement, doucement, allant sournoisement au nocturne hymen du grand estuaire,

Sur la Seine aux eaux luisantes comme de l'étain poli où se reflétait en noir, ainsi que l'ombre d'un temple romain,

La masse des peupliers groupés sur la rive ;

Sur la Seine aux eaux si calmes où plus une mouette, gracieusement, ne se balançait,

Où plus une hirondelle, du bout de son aile, ne ridait le mouvant miroir,

Mais au-dessus de laquelle, et lugubrement, passait un hibou, un hibou sombre au vol pesant,

Un voile bleuâtre vint se poser qui, bientôt, fut teinté de rose.

Et devant moi, et au-dessus de moi, et partout à ma dextre, et partout à ma senestre,

Tout parut s'embraser de fierté douloureuse pour protester contre l'audace de la Nuit.

Mais derrière moi, et bien loin de moi, des fourrés de Brothonne aux épaisses futaies,

Sombres, sombres comme les ténèbres de mon cœur,

Telle une hostie,

Une hostie flamboyante offerte par la terre à la Nuit purificatrice,

Des massifs peuplés de gnomes Séléné s'éleva lentement.

Séléné s'éleva, large, immense, habillant de splendeur sa montée virginale.

Et majestueux, à travers les cimes, les cimes silencieuses des hauts arbres centenaires,

Son disque d'or roux, superbe, apparut,

Comme apparaît, si lumineuse dans les ténèbres, en la nuit de Noël,

La plus large des rosaces de la plus belle des cathédrales.

Seul, dans un pré lointain, le braiment d'un ânon saluait la grandiose élévation...

Des eaux roses du fleuve, un homme surgit soudain, marchant sur elles comme Jésus,

Et comme doit marcher dans les plaines célestes un Etre de l'Au-delà.

Et sous le berceau d'odorant chèvrefeuille où je songeais, si triste encore, à mes amours,

Où mon pauvre cœur, mon cœur las, si las, appelait *la Consolatrice,*

L'homme sorti du fleuve,

Un homme aux yeux verts, tout de blanc vêtu, dont le front nsif et la barbe noire, et les noirs cheveux, semblaient recéler tes les douleurs,

L'homme s'assit tout près de moi.
« *Je suis le Poète* », murmura-t-il.
Et sa tête, un instant, se posa sur ses mains,
Ses longues mains qui me parurent diaphanes.
Puis, ayant relevé son visage si doux, tout empreint d'une nense pitié,
Il me regarda, et si longuement, et si tristement, que mon cœur tit des griffes l'étreindre.
Et dans les senteurs si délicieuses où se délectaient mes sens nguis,
Et dans la beauté du soir empourpré où s'évanouissait lenment le jour,
Dans le silence religieux,
L'homme qui disait être le Poète,
L'homme aux yeux verts ainsi parla :

O Toi qui connus l'immense chagrin de mon cœur trahi,
Toi dont le regard si doux avait la pureté d'un reflet d'étoile,
Dont la voix si caressante était bien plus douce que les plus ux sons d'une harpe éolienne,
Et les mains si roses, si bien moulées, plus belles encore que mains de Marie,
De Marie, la Très Sainte Vierge,
Toi dont les soins si touchants, et les mots réconfortants arraèrent de mon corps la Mort sinistre qui, déjà, chantait victoire,
Toi la madone de mes rêves qui sus triompher de mon désesir, mais ne vainquis que par tes charmes,

Et qui te plus tant à m'ensorceler, certaine que le Christ protégerait ton cœur,
Ton cœur plus dur que les durs rocs de la Bretagne,
Parce qu'il me fallait, pour arracher mon âme au gouffre tentateur où le suicide m'eût jeté,
Ce gouffre odieux qui me fascinait, et qui m'appelait, comme une femme, sur tous les tons,
Parce qu'il me fallait un amour virginal et si grand que mon cœur brisé,
Mon cœur trop petit pour le contenir,
Pût l'offir à Dieu comme un ostensoir ;
Toi qui savais bien que je t'adorais et ne tentais rien pour que je brisasse mon idole,
Qui ne voulais pas me laisser parler du feu dévorant qui brûlait en moi,
Mais qui me laissais me trahir sans cesse et jeter des preuves d'amour, comme une offrande, chaque jour, à tes pieds,
A tes pieds pour que, toujours, indifférente, tu les repousses ou bien les foules,
Toi qui, durant tant de mois, me laissas te vénérer comme un tout petit enfant vénère la Sainte-Vierge,
Toi dont les mots consolants torturaient mon cœur si lourd, et dont les regards enflammaient mon âme,

Souviens-toi, souviens-toi du Passé !

L'amour qui s'érige en rival de Dieu, s'il n'est point béni, ne faut-il point qu'il soit torture ?
Souviens-toi de ce jour triste, ce jour où tu me prouvas qu'entre ton cœur et le mien il existait un grand mur,
Ce jour où, voulant croire en l'Avenir, je te répondis en riant de toi :
« Le plus épais mur on le peut abattre. »

Souviens-toi de la nuit si sombre où la voiture qui t'emme-
t, comme on emmène à la réclusion,
Qui t'emmenait pour l'hymen sacré, l'hymen fatal avec Jésus,
Faillit écraser, comme un chien blessé, le pauvre poète qui
lorait,
Et dont le cœur comme un jouet, un jouet brisé, pendant au
ıt de cette ficelle que ta fine main tenait en ses doigts,
Courait et bondissait derrière la voiture, se meurtrissant, se
chirant sur les pavés, dans la nuit noire,
Jusqu'à ce qu'il ne fût plus que de pantelants lambeaux,
Souviens-toi de cet homme noir, surgi soudain d'on ne sait où,
ıs l'obscurité chaude et parfumée,
De ce triste fou qui, trouvant sa voix entre deux sanglots,
ın bel air joyeux te cria ses adieux,
Alors qu'il voyait monter dans la nuit, monter jusqu'au ciel
mur flamboyant,
Le mur flamboyant qu'avait posé Dieu entre son amour et
cœur de pierre,
Et dont la splendeur subjuguait ton âme,

O Toi que j'ai tant aimée, souviens-toi du Passé...

Dans la crypte que j'ai maudite, quand ton corps fut allongé
revêtu de noirs atours — sur l'épais tapis de la Pénitence,
Et sous le voile noir du Grand Renoncement,
Quand sur ton corps sculptural offert à Dieu stupidement,
A Dieu qui l'avait créé pour l'amour,
L'officiant, en grande pompe, fit déverser à flots tumultueux
ı éloquence insensée,
Ses phrases trompeuses de capteur d'âmes,
Ses absurdes propos, ses imprécations, ses promesses gonflées
vent d'infâme voleur de cœurs,
Dis, n'as-tu point, soudain, vu le mur flamboyant attirer ton
e comme phalène,

Dis, dans un court instant de terreur atroce, n'as-tu poi
senti ton cœur s'attendrir,

Et puis se donner à l'amour terrestre, et puis s'enflammer ain
qu'une torche,

Et puis se tordre de douleur et se crisper, et puis grésill
comme l'encens des encensoirs ?

Femme insensible, souviens-toi ?

Le mur flamboyant, toujours il existe.
Mais toi seule attends que Dieu le détruise...

III. — LA ROSE QUI SE REFERME

Ma Rose de Jéricho, je l'ai retirée de sur le verre d'eau et petit à petit, et comme à regret, lentement, lentement, ses étroites et longues feuilles se sont repliées, se sont enroulées,

Enfermant comme dans une prison noire son cœur trop ardent.

Elle est plus compacte et plus desséchée que jamais,

Ma belle Rose de Jéricho.

Pour vos vingt-cinq ans, insensible reine,
Je voudrais poser mes lèvres bien fort
Sur vos blonds cheveux où coule de l'or
Lorsque le soleil se rit de ma peine,

Et dans ce baiser d'amitié sereine
Vous parler d'amour et vous dire encor
Que lorsqu'un cœur las veut chanter sa mort
S'entr'ouvre pour lui l'extase prochaine.

Mais puisqu'en riant vous repousserez
Comme un fruit amer qu'on craint d'effleurer
Cette bouche ardente où passe mon âme,

Je vais vous offrir quelques beaux œillets
Que peut-être un soir, rêveuse, à la flamme,
Vous ferez flamber avec mes feuillets...

9 Septembre.

Le poète qui souffre est l'épave des foules...
Tel l'épars qui surgit à la crête des flots
Et s'enfonce et se dresse au caprice des houles,

Il va, le front penché comme de lourds pavots,
Les yeux pleins d'une brume où se cache l'Extase,
Le cœur percé par d'invisibles javelots ;

Il va, semblant porter un fardeau qui l'écrase,
Coudoyant des passants qu'il ne voit même pas,
Sans entendre aucun bruit, sans comprendre une phrase ;

Il va, rêvant de gloire et parlant de trépas,
Puisqu'il rêve éveillé, puisqu'il parle à son âme,
Il va nonchalamment où le mènent ses pas ;

Car n'importe où son sort de damné le réclame
Il s'éloigne toujours du bonheur insensé :
Le feu qu'il a vu luire en les yeux d'une femme.

Et quand, parfois, le heurte un passant trop pressé,
Troublant les souvenirs que les heures déroulent,
Il maudit l'inconnu qui l'arrache au Passé.

Le poète qui souffre est l'épave des foules...

27 Septembre.

Longs stratus brillants du char de l'Espoir
        Déjà teintés d'ombre,
Allant comme vont les cygnes, le soir,
        Vers la rive sombre,

Ne voyez-vous pas ce lourd cumulus
        Qu'un remous échancre,
Qui si bas, si bas, poussé par l'eurus,
        Roule ses flots d'encre,

Epandant un froid qui glace l'effort
        Dans ce ciel d'automne
Et qui fait qu'un glas lugubre de mort
        En mon cœur résonne...

Vous êtes, stratus, mes rêves d'amour,
        Ma belle folie,
Le hochet doré que la Parque, un jour,
        Offrit à ma vie.

Dans le bleu si pur où mes yeux de fou
        Lisent des mystères,
Nuages légers, mes jolis joujoux,
        Vous êtes chimères.

Et ce cumulus au hideux contour
        Et sous qui tout ploie
Dans son fantastique élan de vautour
        Cherchant un proie,

C'est l'épais rideau qu'un destin haineux,
Brisant mon extase,
Tire en ricanant pour cacher aux Dieux
Le cœur qu'il écrase...

16 Octobre.

Mes doux mots d'amour sont des girandoles ;
Mes pensers amers, mes vers faits de pleurs :
Ce ne sont que fariboles.

Quand, las d'enfermer de belles idoles,
Mon cœur s'ouvre encor, comme au jour les fleurs,
Mes doux mots d'amour sont des girandoles ;

Entraînant mon rêve en des farandoles,
Je me jette au gouffre et ris des douleurs :
Ce ne sont que fariboles.

Je vais sangloter dans les nécropoles
Et conte ma peine aux cieux tentateurs,
Mes doux mots d'amour sont des girandoles ;

Ma souffrance atroce a des rages folles,
Mon rire effrayant étreint tous les cœurs :
Ce ne sont que fariboles.

Les vers que j'en fais, comme banderoles,
Vont au gré des vents chanter mes malheurs...
Mes doux mots d'amour sont des girandoles ;
Ce ne sont que fariboles.

17 Octobre.

L'HOMME AUX YEUX VERTS

III

Ce midi de novembre avait en lui toutes les larmes de la terre.

De lourds cumulus roulaient dans le ciel, comme des vagues dans la mer,

Et si bas, si bas, qu'ils se déchiraient aux cimes des arbres.

Comme un noir tourment de l'Apocalypse, les vents se heurtaient et, dans leur fureur,

Se jetaient férocement sur les peupliers géants de l'immense cimetière,

Et sifflaient lugubrement comme doivent siffler les serpents en furie.

Et les feuilles dernières, les feuilles d'or des peupliers et des platanes,

Les feuilles rouges, rouges comme du sang, des hautains érables,

Tourbillonnaient éperdument dans la tourmente,

Sous un déluge de pluie glacée et de neige prématurée dont s'abreuvait avidement la terre épaisse.

Et cela semblait la danse des Morts, des Morts tourmentés, qui, pour se venger, jetaient leur colère au front des vivants.

Mais que faisais-je sous les feuilles, et sous la neige, et sous la pluie,

A l'heure où, partout, tous les gens sensés, assis en rond autour des tables,

Bâfraient comme des goinfres pour vivre encore et jouir de vivre ?

Que faisais-je avec tous ces Morts, moi le seul vivant qui les contemplais ?

Des branches brisées par les vents hurleurs passaient près de moi

Comme le fouet cinglant qu'un roulier fait claquer dans l'air.

Et sur les tombeaux lavés par les pluies, des monceaux de feuilles, de feuilles mortes, formaient des linceuls faits de pourpre et d'or,

Des linceuls symbolisant les vains espoirs des défunts.

Des branchages épais s'abattaient lourdement, mettant en miettes les couronnes,

Les couronnes dont les perles se perdaient dans la terre, cependant que l'armature, dans sa convulsion suprême,

Semblait le rictus d'un mort.

Et des croix de bois penchaient tristement, puis, jetant aux vents leur cri de détresse,

Dans un craquement sinistre s'effondraient obscurément,

Comme une vieille, une pauvre vieille que ses jambes usées ne supportent plus.

Au milieu d'un bourbier fait d'argile collante et de feuilles pourries, des tertres surgissaient,

Des tertres détrempés, des tertres défoncés, recouverts d'un amas de bouquets de fleurs encore ornés de papier blanc,

Et qui noircissaient et se décomposaient tout comme noircit et se décompose la chair des Morts.

Et c'étaient les tombes nouvelles, pimpantes hier, aujourd'hui lamentables.

Dans les grands trous sombres qui s'ouvraient au jour comme, hors de la vase, l'horrible gueule d'un caïman qui guette une proie,

L'eau coulait en ruisseaux et le ciel si sombre se reflétait comme en un puits.

Et de tous ces tas de terre boueuse, de ces tas d'argile où les fossoyeurs cachent les vieux os et fichent leur bêche,

Ainsi qu'au jardin,

De ces tas de boue épaisse et gluante, faite de la chair des Morts d'autrefois et qui doit encore recouvrir des Morts,

De ce rouge humus, l'eau qui ruisselait découvrit deux ossements qui fascinèrent mes yeux :

L'un était un fragment de crâne, peut-être de penseur, peut-être de poète,

L'autre était un fémur, peut-être bien de jolie fille...

Pas un passereau ne jetait son cri, mais dans les nuées un corbeau passa qui croassa d'un air moqueur.

Et son cri vibra dans mon cœur si triste comme un cri de chouette en la nuit sonore.

Mais que faisais-je avec tous ces Morts, les yeux pleins de pluie tout comme le ciel,

Cherchant où sera le trou fait pour moi, qui m'accueillera, peut-être demain, peut-être ce soir ?

Mais où donc était *la Consolatrice* ?

Comme le sourire d'un angelot qui s'éveille heureux et rit à sa mère,

Un rayon de soleil entr'ouvrant un nuage transpersa la pluie pour luire sur moi.

Et sur le bord boueux de la brouette d'un fossoyeur, un homme, soudain, se trouva assis,

Un homme aux yeux verts, tout de blanc vêtu, dont le front pensif et la barbe noire, et les noirs cheveux, semblaient recéler toutes les douleurs.

Et la pluie cessa, et la neige aussi.

Et semblant vouloir s'écarter de nous, les feuilles cessèrent le voltiger.

L'homme, longuement, et si tristement, scruta mon front blême et mes yeux si sombres,

Puis sa belle main, comme une lumière, sembla me bénir et verser sur moi le mystique trésor qui console les cœurs.

« *Je suis le poète* », murmura-t-il.

Et dans l'âcre odeur des fleurs pourrissantes où la marguerite montrait encore son tendre cœur d'or et ses bras si blancs,

Et dans la senteur obsédante et forte des grands chrysanthèmes aux longs cheveux roux,

Comme dans un songe et tout bas, tout bas, semblant craindre fort d'éveiller les Morts,

L'homme qui disait être le Poète,

L'homme aux yeux verts ainsi parla :

O Toi qui devinas l'horrible détresse qui submergeait mon cœur meurtri,

Mon cœur froid comme la tombe et, pour un jour, vide l'amour,

Sous la frivolité ou bien la gravité de mes paroles, ces subtiles ndormeuses,

Et sous l'apparente sérénité de mon âme déçue, de mon âme rompée, de mon âme trahie, crucifiée,

De mon âme magnifiée par la souffrance, mais que la noire lésolation avait plongée dans le marasme ;

O Toi qui devinas que cette haine de la femme, par moi jetée tous les vents,

N'était qu'un simple paravent que j'agitais obstinément pour nieux cacher mon adoration, et ma crainte d'adorer,

Comme une fillette agite la main pour cacher la peur que ui cause une abeille ;

Toi qui compris que mon cœur mort, mort comme peut l'être le foyer qu'on inonda

Mais que les vents ont rendu sec comme amadou,

Que mon cœur mort pouvait encore s'enflammer à la moindre étincelle,

Et qui voulus, et pour toi seule, le capter, l'ensorceler et le garder, afin qu'il t'adore sans le savoir,

Comme tu veux être adorée,

Et qu'il te fût lié par la gratitude, et qu'il fût à toi comme le chien est à son maître;

Toi qui sus combien m'étaient bienfaisants les doux réconforts de ton amitié,

Consolant mon âme si tourmentée qui ne pouvait plus planer dans les cieux,

Et qui restait, abandonnée, comme une mouette qu'un chasseur aurait blessée ;

Toi qui me conquis et si chastement que je te donnai mon cœur et mon âme, ne voyant en toi qu'une sœur aimée ;

Toi qui pris ta part de tous mes chagrins et qui partageas tous mes vains espoirs ;

Toi qui fus pour moi la Consolatrice,

Souviens-toi, souviens-toi du Passé !

L'amour qui commence dans la souffrance, s'il n'a pas connu ni vu le Bonheur, ne faut-il point qu'il le découvre ?

Souviens-toi que le premier jour où nos doigts si émus longuement s'étreignirent,

Nous découvrîmes, attérés,

Nous découvrîmes que si nous âmes, dans leur élan irrésistible, se retrouvaient dans l'Au-delà,

Et communiaient dans la pureté,

Et que si nos cœurs, las d'être déçus, en s'observant mutuellement ne pouvaient cacher une sotte méfiance,

os esprits pervers et si susceptibles, nos esprits morbides
ompliqués, se toisaient de haut prêts à se heurter,
omme jeunes coqs avides de sang.
ouviens-toi qu'alors, qu'alors tous les deux, nous vîmes
lain un grand mur tout sombre,
n grand mur de pierre, entre nous dressé, ainsi qu'un
acle de la nature,
que tu t'éloignas, le cœur gros, l'âme triste, en redoutant
ndemain,
que je partis, bien plus sombre encore, en maudissant
nes et destin.
des jours passèrent, des mois aussi, m'apportant quel-
ois ce sourire si doux et qui me semblait verser de la joie,
nos cœurs si aimants, à l'insu l'un de l'autre, scellèrent
ux la belle amitié,
nos âmes si pures, planant déjà loin de ce monde, se
ontrèrent et s'adorèrent sur un beau nuage blanc ou bien
une hirondelle,
goûtèrent l'ivresse délicieuse d'un amour divin aux jardins
ciel.
ais nos esprits, toujours rebelles, se heurtaient, et des traces
ient en nos cœurs désolés.
moi, un jour, dans une belle vision, je vis le mur, le mur
ierres qui devait nous séparer,
vis le mur, tout ébréché par les discordes de nos esprits,
me par des coups, de grands coups de masse,
isser passer le lien que nos cœurs avaient noué, solide-
t, au fond d'eux-mêmes.
je souhaitai qu'un immense ouragan lançât nos esprits,
idement, l'un contre l'autre,
dans son ardeur, et sa soif immense de destruction, féro-
ent, détruise le mur,
insi que les flots du grand océan, presque en se jouant,
uisent la digue.

Mais peut-être aussi le souhaitas-tu ?

O Toi que j'ai tant aimée, souviens-toi du Passé...

De ta bouche si mignonne, et pourtant voluptueuse, jamai un mot, un mot d'amour ne s'échappa ;

Jamais sur ta lèvre ni sur ton front, ni sur tes cheveu jamais mon souffle, mon souffle ardent ne se posa.

Notre amour était pur comme doit l'être celui des Anges,

Et moi je traînais, comme un lourd boulet, l'atroce souffranc de trop t'aimer.

Mais un matin, comme un zéphire, une phrase douce nou sépara,

Et bientôt après, bientôt arriva l'ouragan terrible tant sou haité dans ma stupide imprévoyance.

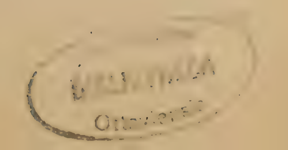
Et nous flagellant, nous bouleversant, l'ouragan sauvage, seu nous mena et contre le mur nous précipita,

Comme des taureaux sur un mur de planches.

Femme trop chaste, souviens-toi !

Le mur n'est plus là,
Mais sur ses débris gît mon cœur brisé,
Et riant de lui sous les blancs lilas
Bilitis enlace Mnasidika...

21 Novembre.



Un jour les Parques perfides,
        En chlamydes
Voyageant sur un cirrus,
Au lieu de draps funéraires
        M'apportèrent
La Tunique de Nessus.

Et la robe du centaure
        Dès l'aurore
Brûla tant mon pauvre corps,
Que mon cœur froid comme neige
        De Norvège
S'enflamma comme bois mort.

Car, pour venger mes injures,
        Aux tortures
Atropos ayant recours,
Robe fut empoisonnée
        Pour l'année
Par le virus de l'amour...

Durant de longues semaines
        Toutes pleines
D'espoir, de doute et de pleurs,
J'ai coudoyé la Folie
        Si jolie
Aux grands yeux fascinateurs.

Mais au diable les trois Parques
        Et les barques
Qui mènent au lac d'amour !
Aux plus sots les baisers d'âmes !
        Et les femmes
A cent milles de ma tour !

Dans un effort titanique,
        La tunique
Je l'arrache comme un gant,
Je la souille, la piétine,
        Je fulmine...
Et je ris comme Satan !...

19 Octobre.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

II. — LA ROSE QUE L'ON FOULE

III. — LA ROSE QUI SE REFERME

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE VINGT SEPTEMBRE

M C M X X

AU HAVRE-DE-GRACE

DANS LES ATELIERS

DU JOURNAL

« HAVRE-ÉCLAIR »

